

PIERRE
LOTI

PRÉFACE PAR JEAN-CLAUDE PERRIER



AU MAROC

Pierre Loti

ARTHAUD

PIERRE LOTI

AU MAROC

En février 1889, à 39 ans, c'est en tant que membre d'une mission diplomatique que Pierre Loti s'embarque pour un périple en terre marocaine.

Auteur et journaliste à succès, il retrace dans ce journal le parcours de la caravane ministérielle française qui, d'Oran à Fès, sillonne les territoires des tribus bédouines au rythme des fantasias et des *mouana*.

Sur place, alors que la délégation, cloîtrée dans les appartements luxueux du sultan, est tenue d'assister aux cérémonies officielles, Loti profite d'une petite maison mise à disposition par un ami pour partir à la découverte de la ville sainte. Son goût du costume lui permet de se fondre dans les rues tortueuses et encombrées pour approcher ce « Maroc intime » qui le fascine tant par l'intemporalité et le mysticisme religieux qui y règnent.

Refusant de tomber dans des considérations politiques, Loti prend plaisir à surprendre le lecteur contemporain en laissant transparaître son amour pour ces terres d'Islam qui ont su préserver un idéal d'absolu et résister aux « choses nouvelles » de la civilisation européenne.



Photo : © akg-images

ARTHAUD

Au Maroc

Pierre Loti
Édition présentée par Jean-Claude Perrier

Au Maroc

ARTHAUD

© Flammarion, Paris, 2017
87, quai Panhard-et-Levassor
75647 Paris Cedex 13
ISBN : 978-2-0813-9644-9

UN MAROC « INTIME »

Publié d'abord dans l'hebdomadaire *L'Illustration*, en dix livraisons, du 24 août au 26 octobre 1889, *Au Maroc* fut aussitôt repris en volume aux éditions de la même revue, avant l'édition Calmann-Lévy de janvier 1890, sans changements marquants. Le texte se veut le récit d'un voyage effectué par Pierre Loti dans le royaume chérifien, du 26 mars 1889 (date de son arrivée à Tanger, via l'Algérie et l'Espagne) jusqu'au 10 mai, date de son embarquement pour la France. Quoique ce soit là son dixième livre depuis ses débuts (*Aziyadé*, 1879), et que la plupart de ses ouvrages précédents soient nourris de ses périples « professionnels », en tant qu'officier de marine, ou « privés », en tant qu'écrivain mettant à profit ses congés pour ajouter des voyages aux voyages, on s'accorde à considérer *Au Maroc* comme son premier « vrai » récit de voyage. Loti y invente cette forme littéraire particulière qu'il réutilisera par la suite et qui fera son succès, celle d'un journal de voyage au jour le jour (voire avec plusieurs entrées dans une même journée, si particulièrement riche), précisément daté. En l'occurrence, le texte court du 26 mars même, jusqu'au 4 mai, un

dimanche. Sachant que, chez Loti, plus la chronologie paraît précise, plus elle peut réserver de surprises. *L'Inde (sans les Anglais)*, par exemple, le récit de son odyssée indienne de 1899-1900, est truffé de chausse-trappes¹. Ce n'est pas le cas ici, si ce n'est que « l'action » commence vraiment le 4 avril, jour du départ pour Fez², but du voyage, et s'achève le 4 mai, six jours avant le retour.

Autre particularité, ce n'est pas le lieutenant de vaisseau Julien Viaud (son grade à ce moment-là) qui voyage ici, confiant à son double Pierre Loti le soin d'écrire le récit de leurs aventures. Mais c'est bien l'écrivain célèbre qui a été convié à une mission officielle : accompagner le diplomate Jules Patenôtre – à qui il dédiera son livre, en « hommage d'affectueuse reconnaissance » – ministre de France à Tanger, comme on disait à l'époque, venu présenter ses lettres de créance à Moulay Hassan, le sultan Hassan I^{er}. Lequel régnera jusqu'en 1894, tentant de retarder la prise de contrôle de son pays par les grandes puissances occidentales, la Grande-Bretagne, l'Espagne, et la France, surtout, qui fit du royaume, en 1912, un protectorat. Comme ses successeurs, Hassan II en particulier, le sultan passait son temps à nomadiser entre les différentes villes du Maroc, où il possédait des palais. Au printemps 1889, c'est à Fès qu'il résidait. C'est donc là-bas que notre ambassadeur devait se rendre en grand arroi, en une longue caravane, chevaux, mulets, chameaux mêlés, bâtissant chaque soir son campement de tentes, véritable ville éphémère démontée et effacée

1. Voir notre édition dans *Voyages en Inde*, Classiques Arthaud, 2015.

2. Graphie de l'époque pour Fès. De même, Loti écrit *Moghreb* pour Maghreb, *czar* pour ksar, *Maroc* pour Marrakech, *Mékinez* pour Meknès...

Au Maroc

le lendemain matin, à la manière même des bédouins dont on franchira les terres. Comme les Ben-Aouda, les Beni-Malek, les Beni-Hassem, et dont on recevra en général l'hospitalité chaleureuse voire munificente, avec fantasia des plus valeureux cavaliers et *mouna*, hommage du repas, souvent un pantagruélique « couscouss ». Sauf chez les terribles Zemours, « fanatiques intransigeants, pillards, coupeurs de têtes » et rebelles à l'autorité du sultan. Pour l'anecdote, Patenôte avait d'abord pressenti Guy de Maupassant, mais celui-ci avait décliné l'invitation. Il n'est pas sûr que la mission ait perdu au change. C'est donc Loti qui s'y colle, avec enthousiasme, ayant obtenu un congé de deux mois de son commandement du navire *L'Écureuil*, et s'embarque pour Oran, juste après avoir fait la connaissance de son fils légitime Samuel, né le 18 mars 1889.

Dès l'abord, dans une courte préface polémique et quelque peu provocatrice, la première qu'il s'autorise, Loti donne le ton de son livre. On n'y trouvera nulles considérations politiques sur le Maroc, sa situation, son avenir, ni la façon dont certains voudraient l'entraîner dans « le mouvement moderne ». Devoir de réserve, bien sûr, puisque l'écrivain est l'invité des autorités françaises, dont les vues sur le pays n'étaient un secret pour personne. Mais, plus profondément, volonté de prendre à rebrousse-poil une partie de l'opinion occidentale de son temps, colonialiste et expansionniste. S'il s'exprimait sur le sujet, avec son « âme à moitié arabe », il se montrerait « très suspect de partialité pour ce pays d'Islam », le deuxième qu'il a visité, et aimé, après sa très chère Turquie. Totale empathie, donc, sans se voiler la face quant aux problèmes, pauvreté, violence, ni à la montée de l'intolérance et de l'intégrisme – déjà.

Loti se bornera donc à des « descriptions », au récit linéaire de son voyage, de son séjour, et encore avec discrétion. À une exception près, le 27 avril, moment où il se risque à dresser le bilan de cette ambassade, et, partant, de sa propre présence. Sinon, il espère trouver une écoute chez des lecteurs de bonne foi, et tant pis pour les « clabauderies » de « quelques imbéciles ». « Quant à Sa Majesté le sultan, écrit-il, superbe, je lui sais gré d'être beau ; de ne vouloir ni parlement ni presse, ni chemins de fer ni routes ; [...] de m'avoir donné un long fusil garni d'argent et un grand sabre damasquiné d'or. J'admire son haut et tranquille dédain des agitations contemporaines ; comme lui, je pense que la foi des anciens jours, qui fait encore des martyrs et des prophètes, est bonne à garder et douce aux hommes à l'heure de la mort ». Éloge de la tradition, nostalgie pour un monde dont il pressent la disparition programmée, quête métaphysique, angoisse et fatalisme face à la mort, voici de retour quelques-uns des thèmes favoris de Loti, obsessionnels, auxquels ses lecteurs sont habitués. Ce sont eux, ces *happy few* ouverts à l'autre, que l'écrivain invite à l'accompagner dans ses pages, au son de cette musique arabe, lancinante, présente à chaque étape.

Après une semaine de « quarantaine » à Tanger la Blanche, une ville touristique et un peu trop occidentalisée au goût de Loti – même s'il y sent « le vieux suaire de l'Islam » – qui piaffe et s'en va surveiller à cheval les préparatifs de la caravane diplomatique, le voyage en lui-même va se dérouler en trois phases. Du 4 au 14 avril, trajet aller vers Fès. Du 15 au 27 avril, arrivée et séjour à Fès. Du 28 avril au 4 mai, départ de Fès et trajet de retour vers

Tanger, via Meknès. Dans des conditions à la fois privilégiées et acrobatiques, avec des rencontres et des anecdotes qui vont nourrir son texte, sans oublier, bien sûr, ces fameuses descriptions dont il a le secret. On notera dès à présent que notre marin fait preuve d'une résistance physique à toute épreuve, que jamais il ne se plaint des conditions rudimentaires, du manque de confort, du climat. Au contraire, au moment de rentrer, il serait bien resté quelques semaines de plus, à Fès et en Afrique.

La première partie du périple est une espèce de chemin de croix. Il pleut quasiment sans discontinuer, à torrents, du 7 avril jusqu'au 14, aux abords de Fès. Le déluge se changeant alors en « air surchauffé ». Entre temps, la lourde caravane, précédée des porte-étendards du sultan en guise de sauf-conduit, escortée de nombreux cavaliers en armes, qui transporte, entre autres impedimenta, « un canot électrique de six mètres de long dans une caisse en bois, portée par quarante Arabes », présent de la France au monarque, a fait son chemin, poursuivi sa route, vaille que vaille. Franchissant par exemple l'oued Méczen en crue sur un radeau improvisé, avec un petit côté traversée de la Moskowa. Une scène épique, « un grand tableau d'Afrique ancienne », commente Loti, qui a apprécié en connaisseur ces « beaux cavaliers arabes (qui) se déshabillent » et « mettent à nu leur beau torse fauve ». Il y a là un côté barbare qui l'enchanté, lui qui, plus tard, à Fès, déjeunant chez le caïd El-Mechouar, le trouvera « étonnamment beau », évoquant même le personnage de Mathô, le chef des mercenaires révoltés dans *Salammbô* de Flaubert. Heureusement, le soir, à l'arrivée, il y a fantasia et couscous (si abondant que Loti parle parfois d'« orgie »), et bivouac

dans des tentes – qui finissent par ruisseler d’humidité. Le « délicieux petit camp français » prend l’eau. Plus rien ne sèche, ni les vêtements ni les draps. Mais, on l’a dit, Loti est un militaire, et ne se plaint jamais. Au pire, la pluie lui évoque la Normandie. Mais après la pluie revient le beau temps, et avec lui, l’optimisme. Un message du grand vizir, souhaitant au ministre de France la bienvenue, les accueille dès le 13 avril. La plaine de Fès, « la ville sainte », est en vue. Adieu « la belle vie errante », commente l’écrivain. Et : « quel dommage d’arriver demain ! »

Le 15 avril, en fait, un lundi, l’ambassade française entre enfin en grande pompe dans Fès. La foule, essentiellement des étudiants islamistes, les *tholba*, se montre assez indifférente. Tandis que l’infanterie du sultan, commandée par un colonel anglais et équipée comme « les cipayes des Indes », rend les honneurs, au son d’une musique tonitruante. « Une cacophonie sauvage », commente Loti, qui détestait les Anglais ! La ville antique se subdivise en Fez-Djedid (le Neuf) et Fez-Bâli (le Vieux), où les Français seront tous logés. Pas lui. Grâce au Docteur L., un médecin militaire, un petit riad a été mis à sa disposition. Modeste, dans un quartier populaire sale, au milieu de la boue et des ordures. Mais Loti y sera maître de ses mouvements, excepté rendez-vous et obligations officiels. Servi par deux valets, Salem et Mohammed, guidé par Edriss, il prendra un plaisir infini à arpenter le labyrinthe de Fès, à pied, voire pieds nus, vêtu d’un simple burnous, comme quand il séjourne à Stamboul. Se déguiser, se transformer, se travestir, « mon amusement préféré », confie Loti.

Sa tenue lui permet surtout, plus sérieusement, de s’approcher du cœur de Fès, de « Karaouîn, la mosquée

sainte, la Mecque de tout le Moghreb », qui le fascine d'autant qu'il la sait inaccessible aux « Nazaréens ». Il peine à se figurer que, s'il y pénétrait, ce serait au risque de sa tête. Durant les douze jours qu'il passe à Fès, Loti s'accoutume, retire un plaisir infini de monter sur sa petite terrasse, le seul endroit d'où il puisse apercevoir, en toute discrétion et de loin, des femmes non voilées, ses voisines. Il sillonne la ville avec Edriss, s'enchant de cette vie grouillante, de ce labyrinthe où seuls les « *baleûk, baleûk* » (« gare, gare ») évitent de se faire bousculer ou renverser. Tout ça n'a guère changé aujourd'hui. Côté obligations, quelques collations « pantagruéliques » chez des dignitaires, des déjeuners à l'ambassade, et, enfin, le 17, la présentation au sultan. Lequel lui plaît beaucoup. C'est « une haute momie blanche à figure brune », « le dernier fils authentique de Mahomet bâtardé de sang nubien », « le vrai représentant du vieil Islam ». Et aussi un homme doux, mélancolique, résigné, semble-t-il, à voir son monde ancestral sombrer sous les coups de boutoir de la « modernité ». Certains lui reprochent même de ne pas faire « voler assez de têtes pour la sainte cause de l'Islam ». Salamalecs, échanges de cadeaux, visite des jardins, le tout sous une pluie battante, qui a repris et transforme la vieille ville en borborygme, des jours durant, jusqu'à Pâques (21 avril), puis au jour des fous où les étudiants s'en donnent à cœur joie avant de regagner leurs austères medersas.

À nouveau, l'Islam fascine cette âme en quête d'absolu. L'appel à la prière, cet « immense cantique à Allah », le réveille à l'aube. Il y entend « des cris de foi ardente, des plaintes chantées qui sont comme l'expression de tout notre

néant terrestre ». Mais aussi quelque chose de « lugubre à faire frémir », à quoi succède, ensuite, « un silence mort ».

Visites au bazar, au ghetto des Juifs, qui ne lui plaît guère, ce qui ne nous surprend pas. Le judaïsme est la seule religion à laquelle Loti se soit montré rétif, voire hostile, en parfait homme de son temps ! Puis déjeuner d'adieu chez le beau caïd El-Méchouar, celui chargé des ambassades étrangères. Mais le temps s'enfuit. Le 28, ce sera le départ, dans l'aube grise et l'humidité. Auparavant, rompant avec son vœu de réserve, Loti se sera interrogé : à quoi peut bien servir une telle ambassade menant des négociations longues et complexes ? « Avec ce peuple, rien n'aboutit. » Et le mois du ramadan, qui commence, ne va rien arranger. Malgré tout, et cette « oppression de l'Islam » qu'il ressent parfois, il serait bien resté encore.

Le chemin du retour, heureusement, sera plus agréable que l'aller. Loti l'effectue seul avec le capitaine H. de V., à mules et en burnous, par les sentiers buissonniers. À peine une douzaine d'hommes, un temps clément, une nature le plus souvent édenique. C'est là ce « Maroc intime » que l'écrivain rêvait de voir. « Nous nous sentons dix fois plus en Afrique », note-t-il. Alors, peu importe si Mékinez, « à l'abandon », lui déplaît, d'autant qu'ils s'y voient parqués au-delà des remparts, dans le cimetière des pauvres, où seuls des Juifs viennent les visiter. L'un d'entre eux, le plus riche de la ville, les invitera d'ailleurs à goûter puis déjeuner dans sa maison, un véritable palais où les femmes ne sont pas voilées, et où l'on peut boire du vin !

La caravane reprend son chemin tranquille vers Tanger, le 30 avril, à raison de 60 kilomètres par jour en moyenne. On longe les contreforts de l'Atlas, on parcourt la plaine

du fleuve Sebou. Au fil du trajet, d'autres voyageurs isolés s'agrègent à la modeste caravane, par sécurité. Des gens avec qui partager, le soir, le dîner de rupture du jeûne de ramadan. Et vient enfin l'ultime campement, sur un plateau « garni de fleurs par Allah ». « Cette soirée de mai sur ce plateau sauvage a une paix d'Éden ; elle est ce que devaient être les soirées des printemps préhistoriques, alors que les hommes n'avaient pas encore enlaidi la terre. »

Le lendemain, c'est l'arrivée à Tanger. Le retour à la « civilisation », certes un peu ridicule, mais quand même confortable. Un hôtel, n'est-ce pas, après toutes ces semaines de camping, ça a du bon. Loti, même s'il est résistant, n'est pas un Spartiate. Il apprécie le confort, même s'il dit préférer le mode de vie des autochtones. À la veille de repartir pour la France, il s'amuse aux dépens de ses lecteurs, confiant sa préférence, s'il le pouvait, pour « être très saint calife », plutôt que « présider la plus parlementaire, la plus lettrée, la plus industrielle des républiques », et plutôt « le dernier des chameliers arabes qu'un ouvrier de la grande usine européenne ». S'ensuit une invocation à Allah, afin qu'il conserve le Maroc tel qu'il est, avec son sultan, ses fleurs et sa musique entêtante... Tout en sachant pertinemment que ce « paradis terrestre », très contrasté selon qu'on y est puissant ou misérable, se trouve plus qu'en sursis.

À la toute fin, Loti aurait pu aussi s'interroger sur l'utilité de sa propre présence dans cette ambassade pas franchement nécessaire ni porteuse de résultats concrets. Il ne l'a pas fait, mais n'en pensait sûrement pas moins. De notre point de vue, à nous ses lecteurs modernes, cette aventure n'aura eu que des conséquences positives : elle lui a inspiré un livre superbe, l'un de ses plus libres ; elle l'a conforté

Au Maroc

dans son goût pour les terres d'islam, où il retournera bientôt : en 1894, il effectuera un long et passionnant périple au Moyen-Orient¹. Mais en attendant, pour patienter et prolonger la féerie, il a donné, le 8 novembre 1889, dans le « salon turc » et la « chambre arabe » de sa maison de Rochefort, véritable caravansérail, une « fête arabe », une nouba mémorable, immortalisée par de nombreuses photos où le maître de maison pose, bien sûr, déguisé, en caftan ou burnous, comme à Stamboul, comme à Fès ou à Meknès. « Déconditionné », serein, heureux. Loti n'était jamais plus lui-même que frotté à l'autre, vers qui l'auront porté toute sa vie, toute son œuvre.

Jean-Claude Perrier

1. Voir notre édition des *Voyages au Moyen-Orient*, Classiques Arthaud, 2012.

AVANT-PROPOS

J'éprouve le besoin de faire ici une légère préface ; – je prie qu'on me pardonne, parce que c'est la première fois.

Aussi bien voudrais-je mettre tout de suite en garde contre mon livre un très grand nombre de personnes pour lesquelles il n'a pas été écrit. Qu'on ne s'attende pas à y trouver des considérations sur la politique du Maroc, son avenir, et sur les moyens qu'il y aurait de l'entraîner dans le mouvement moderne : d'abord, cela ne m'intéresse ni ne me regarde, – et puis, surtout, le peu que j'en pense est directement au rebours du sens commun.

Les détails intimes que des circonstances particulières m'ont révélés, sur le gouvernement, les harems et la cour, je me suis même bien gardé de les donner (tout en les approuvant dans mon for intérieur), par crainte qu'il n'y eût là matière à clabauderies pour quelques imbéciles. Si, par hasard, les Marocains qui m'ont reçu avaient la curiosité de me lire, j'espère qu'au moins ils apprécieraient ma discrète réserve.

Et encore, dans ces pures descriptions auxquelles j'ai voulu me borner, suis-je très suspect de partialité pour ce

Au Maroc

pays d'islam, moi qui, par je ne sais quel phénomène d'atavisme lointain ou de préexistence, me suis toujours senti l'âme à moitié arabe : le son des petites flûtes d'Afrique, des tam-tams et des castagnettes de fer, réveille en moi comme des souvenirs insondables, me charme davantage que les plus savantes harmonies ; le moindre dessin d'arabesque, effacé par le temps au-dessus de quelque porte antique, – et même seulement la simple chaux blanche, la vieille chaux blanche jetée en suaire sur quelque muraille en ruine – me plonge dans des rêveries de passé mystérieux, fait vibrer en moi je ne sais quelle fibre enfouie ; – et la nuit, sous ma tente, j'ai parfois prêté l'oreille, absolument captivé, frémissant dans mes dessous les plus profonds, quand, par hasard, d'une tente voisine m'arrivaient deux ou trois notes, grêles et plaintives comme des bruits de gouttes d'eau, que quelqu'un de nos chameliers, en demi-sommeil, tirait de sa petite guitare sourde...

Il est bien un peu sombre, cet empire du Moghreb, et l'on y coupe bien de temps en temps quelques têtes, je suis forcé de le reconnaître ; cependant je n'y ai rencontré, pour ma part, que des gens hospitaliers, – peut-être un peu impénétrables, mais souriants et courtois – même dans le peuple, dans les foules. Et chaque fois que j'ai tâché de dire à mon tour des choses gracieuses, on m'a remercié par ce joli geste arabe, qui consiste à mettre une main sur le cœur et à s'incliner, avec un sourire découvrant des dents très blanches.

Quant à S. M. le Sultan, je lui sais gré d'être beau ; de ne vouloir ni parlement ni presse, ni chemins de fer ni routes ; de monter des chevaux superbes ; de m'avoir donné un long fusil garni d'argent et un grand sabre damasquiné d'or. J'admire son haut et tranquille dédain des agitations

Au Maroc

contemporaines ; comme lui, je pense que la foi des anciens jours, qui fait encore des martyrs et des prophètes, est bonne à garder et douce aux hommes à l'heure de la mort. À quoi bon se donner tant de peine pour tout changer, pour comprendre et embrasser tant de choses nouvelles, puisqu'il faut mourir, puisque forcément un jour il faut râler quelque part, au soleil ou à l'ombre, à une heure que Dieu seul connaît ? Plutôt, gardons la tradition de nos pères, qui semble un peu nous prolonger nous-mêmes en nous liant plus intimement aux hommes passés et aux hommes à venir. Dans un vague songe d'éternité, vivons insouciants des lendemains terrestres, et laissons les vieux murs se fendre au soleil des étés, les herbes pousser sur nos toits, les bêtes pourrir à la place où elles sont tombées. Laissons tout, et jouissons seulement au passage des choses qui ne trompent pas, des belles créatures, des beaux chevaux, des beaux jardins et des parfums de fleurs...

*

Donc, que ceux-là seuls me suivent dans mon voyage, qui parfois le soir se sont sentis frémir aux premières notes gémies par des petites flûtes arabes qu'accompagnaient des tambours. Ils sont mes pareils ceux-là, mes pareils et mes frères ; qu'ils montent avec moi sur mon cheval brun, large de poitrine, ébouriffé à tous crins ; à travers des plaines sauvages tapissées de fleurs, à travers des déserts d'iris et d'asphodèles, je les mènerai au fond de ce vieux pays immobilisé sous le soleil lourd, voir les grandes villes mortes de là-bas, que berce un éternel murmure de prières.

Au Maroc

Pour ce qui est des autres, qu'ils s'épargnent l'ennui de commencer à me lire ; ils ne me comprendraient pas ; je leur ferais l'effet de chanter des choses monotones et confuses, enveloppées de rêve...

Pierre Loti

*À Monsieur J. Patenôte,
Ministre de France au Maroc
Hommage d'affectueuse reconnaissance
P. L.*

I

26 mars 1889

Des côtes sud de l'Espagne, d'Algésiras, de Gibraltar, on aperçoit là-bas, sur l'autre rive de la mer, Tanger la Blanche.

Elle est tout près de notre Europe, cette première ville marocaine, posée comme en vedette sur la pointe la plus nord de l'Afrique ; en trois ou quatre heures, des paquebots y conduisent, et une grande quantité de touristes y viennent chaque hiver. Elle est très banalisée aujourd'hui, et le sultan du Maroc a pris le parti d'en faire le demi-abandon aux visiteurs étrangers, d'en détourner ses regards comme d'une ville infidèle.

Vue du large, elle semble presque riante, avec ses villas alentour bâties à l'européenne dans des jardins ; un peu étrange encore cependant, et restée bien plus musulmane d'aspect que nos villes d'Algérie, avec ses murs d'une neigeuse blancheur, sa haute casbah crénelée, et ses minarets plaqués de vieilles faïences.

*

Au Maroc

C'est curieux même comme l'impression d'arrivée est ici plus saisissante que dans aucun des autres ports africains de la Méditerranée. Malgré les touristes qui débarquent avec moi, malgré les quelques enseignes françaises qui s'étalent çà et là devant des hôtels ou des bazars, – en mettant pied à terre aujourd'hui sur ce quai de Tanger au beau soleil de midi – j'ai le sentiment d'un recul subit à travers les temps antérieurs... Comme c'est loin tout à coup, l'Espagne où l'on était ce matin, le chemin de fer, le paquebot rapide et confortable, l'époque où l'on croyait vivre!... Ici, il y a quelque chose comme un suaire blanc qui tombe, éteignant les bruits d'ailleurs, arrêtant toutes les modernes agitations de la vie : le vieux suaire de l'Islam, qui sans doute va beaucoup s'épaissir autour de nous dans quelques jours quand nous nous serons enfoncés plus avant dans ce pays sombre, mais qui est déjà sensible dès l'abord pour nos imaginations fraîchement émoulues d'Europe.

Deux gardes au service de notre ministre, Sélem et Kaddour, pareils à des figures bibliques dans leurs longs vêtements de laine flottante, nous attendent au débarcadère pour nous conduire à la légation de France.

Ils nous précèdent gravement, écartant de notre route, avec des bâtons, les innombrables petits ânes qui remplacent ici les camions et les chariots tout à fait inconnus. Par une sorte de voie étroite, nous montons à la ville, entre des rangées de murs crénelés, qui s'étagent en gradins les uns au-dessus des autres, tristes et blancs comme des neiges mortes. Les passants qui nous croisent, blancs aussi comme les murs, traînent sans bruit leurs babouches sur la poussière, avec une majestueuse insouciance, et, rien qu'à

Au Maroc

les voir marcher, on devine que les empressements de notre siècle n'ont pas prise sur eux.

Dans la *grande rue*, qu'il nous faut traverser, il y a bien quelques boutiques espagnoles, quelques affiches françaises ou anglaises, et, à la foule des burnous, se mêlent, hélas ! quelques messieurs en casques de liège ou quelques gentilles misses voyageuses, ayant des coups de soleil sur les joues. Mais, c'est égal, Tanger est encore très arabe, même dans ses quartiers marchands.

Et plus loin – aux abords de la légation de France où l'hospitalité m'est offerte – commence le dédale des petites rues étroites ensevelies sous la chaux blanche, demeuré intact, comme au vieux temps.

II

Le soir de ce même jour d'arrivée, au coucher du soleil, je vais faire ma première visite à notre campement de route, qui se prépare là-bas, en dehors des murs, sur une hauteur assez solitaire dominant Tanger.

C'est tout une petite ville nomade, déjà montée, déjà habitée par nos Arabes d'escorte ; alentour, nos chevaux, nos chameaux, nos mules de charge, entravés par des cordes, paissent une herbe rase, très odorante ; on dirait une tribu quelconque, un *douar* ; l'ensemble exhale une forte odeur de Bédouin, et des chants tristes en voix de fausset, des sons grêles de guitare, sortent de la tente des chameliers.

C'est le sultan qui a envoyé tout cela au ministre, matériel, bêtes et gens. Je regarde longuement ces personnages et ces choses, avec lesquels il va falloir se familiariser et vivre, qui vont bientôt s'enfoncer avec nous dans ce pays inconnu.

La nuit qui vient, le vent froid qui se lève au crépuscule, accentuent – comme il arrive toujours – l'impression de dépaysement que ce Maroc m'a causée dès l'abord.

Au Maroc

Le ciel du couchant est d'une limpidité profonde, dans des jaunes pâles extrêmement froids ; Tanger, qui paraît dans le lointain, sous mes pieds, semble à cette heure un éboulement de cubes de pierres sur une pente de montagne ; ses blancheurs, en s'obscurcissant, tournent au bleuâtre glacé ; au-delà s'étend la mer d'un bleu sombre ; – au-delà encore, en silhouette d'un gris d'ardoise, se dessine l'Espagne, l'Europe, une proche voisine avec laquelle ce pays, paraît-il, fraye le moins possible. Et cette pointe de notre monde à nous, que j'ai quittée il y a quelques heures à peine, vue d'ici me fait l'effet tout à coup de s'être effroyablement reculée.

Je reviens à Tanger par la place du Grand-Marché, qui est un peu au-dessus de la ville, à l'extérieur des vieux murs crénelés et des vieilles portes ogivales. Il y fait presque nuit. Par terre, sur une étendue d'une centaine de mètres carrés, il y a une couche de choses brunes qui grouillent faiblement : chameaux agenouillés, prêts à s'endormir, pêle-mêle avec des Bédouins et des ballots de marchandises ; caravanes qui sont parties peut-être des confins du désert, par les routes dangereuses et non tracées, pour venir jusqu'ici où finit la vieille Afrique ; jusqu'ici, en face de la pointe d'Europe, au seuil de notre civilisation moderne. Des bruits de voix humaines très rauques et des grognements de bêtes s'élèvent de ces masses confuses qui couvrent le sol de la place. Devant un petit feu, qui flambe jaune, au milieu d'un cercle de gens accroupis, un sorcier nègre chante doucement et bat du tambour. L'air de la nuit, de plus en plus frais, promène des exhalaisons fauves. Le ciel s'étoile partout, dans une limpidité profonde. Et voici qu'une grande musette arabe commence à gémir, dominant tous les autres bruits de sa

Au Maroc

voix aigre et glapissante... Oh ! j'avais oublié ce son-là, qui, depuis pas mal d'années, n'avait plus glacé mes oreilles !... Il me fait frissonner, et j'éprouve alors une très vive, très saisissante impression d'Afrique ; une de ces impressions des jours d'arrivée, comme on n'en a déjà plus les lendemains quand la faculté de comparer s'est émoussée au contact des choses nouvelles.

Elle continue, la musette, avec une sorte d'exaltation croissante, son air monotone qui déchire ; je m'arrête pour mieux l'entendre ; il me semble que ce qu'elle me chante là, c'est l'hymne des temps anciens, l'hymne des passés morts... Et j'ai un instant de plaisir étrange à songer que je ne suis encore ici qu'au seuil, qu'à l'entrée profanée par tout le monde, de cet empire du Moghreb où je pénétrerai bientôt ; que Fez, but de notre voyage, est loin, sous le dévorant soleil, au fond de ce pays immobile et fermé où la vie demeure la même aujourd'hui qu'il y a mille ans.

III

Huit jours d'attente, de préparatifs, de retards.

Pendant cette semaine passée à Tanger, nous avons fait de nombreuses allées et venues, pour examiner des tentes, choisir et essayer des chevaux ou des mules. Et bien des fois, nous sommes montés sur la hauteur là-bas, où notre campement s'est augmenté peu à peu d'un nombre considérable de gens et d'objets, en face toujours des côtes lointaines de l'Europe.

Enfin le départ est fixé à demain matin.

Depuis hier, les abords de la légation de France ressemblent à un lieu d'émigration ou de pillage. Les petites rues tortueuses et blanches d'alentour sont encombrées de ballots énormes, de caisses par centaines, tout cela recouvert de tapis marocains à rayures multicolores et lié de cordes en roseau.

Cet ouvrage a été mis en page par IGS-CP
à L'Isle-d'Espagnac (16)